

Graziella
Exemplier

I. La coexistence des cultures écrites et orales

L'écrit et rien d'autre

1. J'emportais sous mon bras les historiens, les poètes, les descripteurs de Rome. [...]. Je regardais, je lisais, je pensais tour à tour. [1, V : 38]
2. Je mangeais, sur ma table de travail et tout en lisant, un morceau de pain et de fromage. Je buvais une tasse de lait ; puis je travaillais, je notais, j'écrivais jusqu'à l'heure du dîner [...] et des lectures prolongées longtemps dans la nuit achevaient ces paisibles journées. Je ne sentais aucun besoin de société. [1, V : 39]
3. Quand l'horizon du matin était limpide, je voyais briller la maison blanche du *Tasse* [...]. Je me souvenais de cette scène homérique de la vie de ce grand homme [...]. Sa sœur le reconnaît à l'instant, dit le biographe [...]. [*Épisode*, I : 44-45]
4. Nous leur faisons raconter leur vie, leurs traditions ou leurs souvenirs de famille. Chaque famille est une histoire et même un poème pour qui sait la feuilleter. [2, VIII : 91]
5. Vous n'avez pas les mains calleuses qu'il faut pour toucher le manche de la rame [...]. Vos mains blanches sont faites pour toucher des plumes et non du bois : ce serait dommage de les durcir à la mer. [*Épisode*, III : 48]

Le « charme » du monde des oralités

6. Le pêcheur et sa femme nous précédaient de quelques marches ; Graziella [...] venait après. Nous suivions derrière, en silence. Au dernier détour d'une des rampes [...], nous entendîmes un cri de douleur s'échapper à la fois de la bouche du pêcheur et de celle de sa femme. [*Épisode*, XV : 69]
7. Nous contemplions cette scène de désespoir du haut du dernier petit promontoire, sans avoir la force d'avancer ni de reculer. [*Épisode*, XV : 70]
8. Graziella et les petits enfants mêlèrent bientôt leurs voix à ces cris [...]. Graziella pleurait [...]. Les enfants [...] couraient en criant après les débris des planches [...]. [*Épisode*, XV : 69-70]
9. Nous les vîmes élever leurs bras nus au ciel, se tordre les mains comme dans les convulsions du désespoir, se frapper du poing le front et les yeux [...]. Tiens, tiens, tiens, prends moi ! [...] Et tout en disant ces mots la vieille femme jetait, avec des lambeaux de sa robe, des touffes de ses cheveux dans la mer [...]. [*Épisode*, XV : 69, 71]
10. Mort de Patrocle : « Achille saisit de ses deux mains la poussière du foyer et la répandit sur sa tête, et il en souilla sa belle face ; et la noire poussière souilla sa tunique [...] et, lui-même, étendu tout entier dans la poussière, gisait, et des deux

mains arrachait sa chevelure. Et les femmes, que lui et Patrocle avaient prises, hurlaient violemment, affligées dans leur cœur ; et, toutes, hors des tentes, entouraient le belliqueux Achille, et elles se frappaient la poitrine et leurs genoux étaient rompus [...]. Achille poussait des sanglots terribles, et sa mère vénérable l'entendit, assise dans les gouffres de la mer, auprès de son vieux père. Et Thétis se lamenta aussitôt. Et autour de la Déesse étaient rassemblées toutes le Néréides qui sont au fond de la mer [...]. » Homère, *L'Illiade*, XVIII - trad. Leconte de Lisle (1866)

11. Le pauvre esquif se débattait avec un bruit sinistre comme des voix d'hommes en perdition qui s'éteignent dans un gémissement rauque et désespéré [*Épisode*, XV : 70]
12. - « Ô mer féroce ! (...) » criait-elle avec des vocabulaires d'injures » [*Épisode*, XV : 71]
 - « Pauvre barque ! » [*Épisode*, XV : 71]
 - « Ô saint impitoyable ! [...] - « Voilà le saint ! » s'écria un des enfants [...]. La pauvre femme oublia tous ses blasphèmes [...], prit le morceau de planche sculpté par son fils, et le colla sur ses lèvres en le couvrant de larmes [...]. Puis elle alla se rasseoir et ne dit plus rien. » [*Épisode*, XV : 72]
13. - Mer sourde ! [...] pourquoi ne nous as-tu pas pris nous-mêmes ? [*Épisode*, XV : 71]
 « Pauvre barque ! [...] tu nous as appelés toute la nuit [...] ! Qu'est-ce que tu penses de nous ? »
14. « Pauvre barque ! » criait-elle [...], ne devons-nous pas périr avec toi? Périr ensemble, comme nous avons vécu ? Là ! [...] en poussière, criant, morte encore¹, sur l'écueil où tu nous as appelés toute la nuit [...] ! [...] Nous t'avons trahie, abandonnée, perdue! [*Épisode*, XV : 71]
15. « Mon pauvre fils, avant de mourir [...] l'avait bâtie avec tant de soins et d'amour presque tout entière de ses propres mains ? [...] Je reconnaissais les coups de sa hache dans le bois, et je les baisais en mémoire de lui [...]. [*Épisode*, XV : 72]

II. La tentation d'un continuum entre monde des oralités et monde des écrits (littérature)

16. Nous vivions en plein air avec le peuple et de la vie frugale du peuple. Nous nous étions faits peuple nous-mêmes [...]. Nous avons presque son costume. Nous parlions sa langue [...] Au milieu de ces hommes simples, nous ne nous trouvions pas dépaysés. [*Épisode*, VI : 52-53]
17. J'évitai ainsi les fatigantes redites de ces démonstrateurs gagés qui dissèquent aux voyageurs le cadavre de Rome, et qui, en jetant leur monotone litanie de noms propres et de dates à travers vos impressions, obsèdent la pensée et déroutent le sentiment des belles choses. [I, II, 33]

Continuum et affinités culturelles réciproques

18. Ces nuits tièdes et lumineuses passées sous la voile, dans ce berceau ondoyant des lames et sous le ciel profond et étoilé, nous semblaient une des plus mystérieuses

¹ Du lat. vulg. **binc ad horam*; la forme a. fr. *uncore, oncore* est due à l'infl. de *onque, onc**

voluptés de la nature, qu'il fallait surprendre et connaître, ne fût-ce que pour la raconter. [*Episode*, 3, 47]

19. Graziella nous demandait souvent qu'est-ce que nous lisions donc tout le jour dans nos livres. Elle croyait que c'étaient des prières, car elle n'avait jamais vu de livres qu'à l'église [...]. Nous essayâmes de lire deux ou trois fois [...] des passages de Foscolo et quelques beaux fragments de notre Tacite [...]. Mais [...] ces déclamations n'avaient point d'effet sur ces âmes simples [...]. Et ils n'écoutaient plus. [2, 11, 94-95]
20. Nous essayâmes alors, un soir de leur lire *Paul et Virginie* [...]. À peine cette lecture eut-elle commencé, que les physionomies de notre petit auditoire changèrent et prirent une expression d'attention et de recueillement, indice certain de l'émotion du cœur. Nous avons rencontré la note qui vibre à l'unisson dans l'âme de tous les hommes [...], la note universelle, celle qui renferme dans un seul son l'éternelle vérité de l'art : la nature, l'amour et Dieu. [2, XII, 95-97]
21. Je n'avais encore lu que quelques pages, et déjà [...] le pêcheur, le coude sur son genou et l'oreille penchée de mon côté, oubliait d'aspirer la fumée de sa pipe [...]. Beppo [...] avait placé, sans bruit, sa guitare sur le plancher. Il posait sa main à plat sur le manche, de peur que le vent ne fît résonner ses cordes. Graziella [...] se rapprochait insensiblement de moi, comme si elle eût été fascinée par une puissance d'attraction cachée dans le livre. [2, XIII, 97]

- Continuum : la voix, le corps, le livre

22. Tout grand lecteur est perçu comme habité par ce qu'il déchiffre des yeux et de la voix, tandis que le corps est figé [...]. La lecture vocalique renforce l'étrange distance qui constitue cette activité en spectacle faisant du lecteur un acteur dont le langage reste hermétique au profane [...]. Quand la lecture est marmottée, le liseur est comme coupé du monde, habité par le livre qu'il parcourt et qui parle par sa bouche en un langage insaisissable [...]. Ce lecteur [...] est comme possédé par le livre. FABRE, Daniel, « Le livre et sa magie », *Pratiques de lecture*, sous la direction de Roger Chartier, Marseille, Rivages, 1985, 185-206.

Voir aussi Lucien Lévy-Bruhl : « La connaissance des lettres leur est un mystère insondable [...]. Comment des caractères imprimés peuvent-ils dévoiler tant de choses à celui qui lit ? [...] Les livres sont un miroir des paroles. Et si les hommes peuvent lire c'est que les lettres leur soufflent quelque chose à l'oreille. » « Les livres et l'écriture », *La mentalité primitive* [1922], Flammarion, 2010, 529-539.

23. Elle regardait avec de grands yeux bien ouverts tantôt le livre, tantôt mes lèvres, d'où coulait le récit ; tantôt le vide entre mes lèvres et le livre, comme si elle eût cherché du regard l'invisible esprit qui me l'interprétait. J'entendais son souffle inégal s'interrompre ou se précipiter, suivant les palpitations du drame [...]. Je sentais la chaleur de sa respiration sur mes mains. Ses cheveux frissonnaient sur mon front. Deux ou trois larmes brûlantes, tombées de ses joues, tachaient les pages tout près de mes doigts. [2, XIII, 97-98]
24. Exceptée ma voix lente et monotone, qui traduisait littéralement à cette famille de pêcheurs ce poème du cœur, on n'entendait aucun bruit que les coups sourds et

éloignés de la mer qui battait la côte là-bas sous nos pieds. Ce bruit même était en harmonie avec la lecture. C'était comme le dénouement pressenti de l'histoire, qui grondait d'avance dans l'air au commencement et pendant le cours du récit. [2, XIV : 98]

25. Plus ce récit se déroulait, plus il semblait attacher nos simples auditeurs [...]. Graziella approchait [la lampe] tout près des pages et brûlait presque le livre dans son impatience [...] à faire éclore plus vite les paroles sur mes lèvres. Je repoussais en souriant la lampe de la main sans détourner mon regard de la page, et je sentais mes doigts tout chauds de ses pleurs. [2, XIV, 98-99]

- Continuum et acculturation attentionnée à la littérature

26. Quand je fus arrivé au moment où Virginie, rappelée en France par sa tante, sent, pour ainsi dire, le déchirement de son être en deux [...], je fermai le volume et je remis la lecture au lendemain. Ce fut un coup au cœur de ces pauvres gens. [2, XV, 99]
27. Elle arracha alors le livre de mes mains. Elle l'ouvrit, comme si elle eût pu, à force de volonté, en comprendre les caractères. Elle lui parla, elle l'embrassa. Elle le remit respectueusement sur mes genoux, en joignant les mains et en me regardant en suppliante. [2, XV, 99]
28. [...] son cœur était encore gros des chagrins imaginaires de la veillée. Merveilleuse puissance d'un livre qui agit sur le cœur d'une enfant illettrée et d'une famille ignorante avec toute la force d'une réalité, et dont la lecture est un événement dans la vie du cœur ! [...] Il y a plus de génie dans une larme que dans tous les musées et dans toutes les bibliothèques de l'univers. [2, XVI, 101]
29. Louer la sainte simplicité des ignorants et des enfants est dans la logique de la mystique du salut culturel et de l'expérience esthétique libéralement [idéologiquement] accordée aux *pauvres en esprit*. BOURDIEU, Pierre et Alain DARBEL, « L'air du temps », *L'Amour de l'art. Les musées d'art européens et leur public*, Paris, Minuit, 1969, 13-17 et *passim*.
30. Tout le jour la maison fut triste comme s'il était arrivé un événement douloureux dans l'humble famille [...]. Quand le soir fut venu et que nous eûmes repris tous nos places ordinaires sur *l'astrico*, je rouvris le livre et j'achevai la lecture au milieu des sanglots. Père, mère, enfants, mon ami, moi-même, tous participaient à l'émotion générale. [2, XVIII, 102]
31. Il nous fut impossible de prononcer de vaines paroles après ce récit. Graziella resta immobile et sans geste, dans l'attitude où elle était en écoutant, comme si elle écoutait encore [...]. [2, XVIII, 102-103]

III. Belligérance fatale entre deux *modus vivendi*, deux univers, deux cosmologies

32. La culture orale est publique, collective ; la culture écrite est secrète et personnelle. C'est ce grand silence à l'intérieur duquel l'individu aménage une sphère privée et libre [...]. L'écrit commence par désagréger le rapport de l'individu au groupe

restreint de la communication orale pour le transférer à une communauté plus large et différente [...]. Ce qui garantit les rapports interindividuels n'est plus la parole immémoriale des anciens [...]. FURET François et Jacques OZOUF, « Trois siècles de métissage culturel », *Lire et Ecrire. L'alphabétisation des français de Calvin à Jules Ferry*, I, Paris, Minuit, 1977, 349-369. Publié d'abord in *Annales E.S.C.*, 1977, 32-3, 488-502. [En ligne]

- Lettres mortes (et ordre du récit)

33. À quelque distance de Velletri, nous rencontrâmes la voiture du courrier de Rome à Naples renversée sur les bords du chemin et criblée de balles. Le courrier, un postillon et deux chevaux avaient été tués. On venait d'emporter les hommes dans une mesure voisine. Les dépêches déchirées et les lambeaux de lettres flottaient au vent. [1, VII, 42]
34. Le lendemain, en allant chercher à la poste nos lettres *arriérées*, mon ami en trouva une de sa mère. Elle rappelait son fils sans retard en France pour assister au mariage de sa sœur [...] : il fallait partir. J'aurais dû partir avec lui. [3, II : 107]
35. Quand on venait à prononcer le nom de la France, la pauvre fille pâlisait comme si elle eût vu le fantôme de la mort. Un jour en rentrant dans ma chambre, je trouvais tous mes habits de ville déchirés et jetés en pièces sur le plancher. [4, XXV : 166]
36. J'avais repris peu à peu ma vie d'étude et mes habitudes solitaires, distraites seulement par la douce amitié de Graziella et par mon adoption dans sa famille. Je lisais les historiens, les poètes de toutes les langues. [...] Dès que j'avais écrit, j'étais mécontent de mon œuvre [...]. Combien le vent et les vagues de la mer de Naples n'ont-ils pas emporté et englouti, le matin, de lambeaux de mes sentiments et de mes pensées de la nuit, déchirés le jour [...] ! [XV, 127]
37. Sa *parole écrite* est comme un miroir dont l'homme a besoin pour se connaître lui-même et pour s'assurer qu'il existe. Tant qu'il ne s'est pas vu dans ses œuvres, il ne se sent pas complètement vivant. [3, XV, 127]
38. Un soir des derniers jours du mois de mai, on frappa violemment à la porte. Toute la famille dormait. J'allai ouvrir. C'était mon ami V... « Je viens te chercher, me dit-il. Voici une lettre de ta mère. Tu n'y résisteras pas. Les chevaux sont commandés pour minuit. Il est onze heures. Partons, ou tu ne partiras jamais. Ta mère en mourra. [4, XXXIII : 179-180]

- Le double conflit de cosmologies [inter et intra]

39. Vers le même temps, elle commença à se défier des lettres que je recevais de France, soupçonnant bien que ces lettres me rappelaient [...]. Elle les retenait quelquefois neuf jours, et les attachait avec une de ses épingles dorées derrière l'image en papier de la Madone suspendue au mur à côté de son lit. Elle pensait que la Sainte Vierge, attendrie par beaucoup de neuvaines en faveur de notre amour changerait miraculeusement le contenu des lettres [...]. Mais l'heure approchait. [4, XXXII : 179]

40. [...] ces livres qu'on a lus cent fois, et dont les caractères immobiles vous redisent toujours les mêmes mots dans la même phrase et à la même place ; tout cela qui m'avait semblé si délicieux à Rome et à Naples, avant nos excursions et notre vie vagabonde et errante de l'été, me semblait maintenant une mort lente. [3, III : 108]

- L'alphabétisation, comme une longue déchirure

41. Le soir [...] quand les enfants et la famille étaient couchés, c'était elle qui devenait l'écolière et moi le maître. Je lui apprenais à lire et à écrire en lui faisant épeler les lettres sur mes livres et en lui tenant la main pour lui enseigner à les tracer. [...] On voyait, à sa tête penchée, à son cou tendu, à l'immobilité attentive de son attitude et de sa physionomie, que la pauvre enfant faisait tous ses efforts pour réussir. Elle appuyait son coude sur mon épaule pour lire dans le livre où mon doigt traçait la ligne et lui indiquait le mot à prononcer. [4, III, 133-134]
42. Si elle faisait une faute, je la grondais d'un air sévère et fâché ; elle ne répondait pas et ne s'impatientait que contre elle-même [...]. Si elle avait bien lu et bien écrit, au contraire, on voyait qu'elle cherchait d'elle-même sa récompense dans mon applaudissement [...]. [4, III : 134] [Ex. 53] // Graziella n'aura jamais de livres à elle.

- Précaire compromis culturel...

43. Quelquefois Graziella, me voyant plus longtemps enfermé et plus silencieux qu'à l'ordinaire, entrait furtivement dans ma chambre pour m'arracher à mes lectures obstinées ou à mes occupations. Elle s'avançait sans bruit derrière ma chaise, elle se levait sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus mes épaules, sans le comprendre, ce que je lisais ou ce que j'écrivais ; puis, par un mouvement subit, elle m'enlevait le livre ou m'arrachait la plume des doigts en se sauvant [...]. « Qu'est-ce que dit donc si longtemps aujourd'hui à vos yeux ce livre ? murmurait-elle [...] [3, XVI, 128]
44. Est-ce que ces lignes noires sur ce vilain vieux papier n'auront jamais fini de vous parler ? Est-ce que vous ne savez pas assez d'histoires pour nous en raconter tous les dimanches et tous les soirs de l'année, comme celle qui m'a tant fait pleurer à Procida ? Et à qui écrivez-vous toute la nuit ces longues lettres que vous jetez le matin au vent de la mer ? Ne voyez-vous pas que vous vous faites mal et que vous êtes tout pâle et tout distrait quand vous avez écrit ou lu si longtemps ? [3, XVI, 128]
45. Est-ce qu'il n'est pas plus doux de parler avec moi, qui vous regarde, que de parler des jours entiers avec ces mots ou avec ces ombres qui ne vous écoutent pas ? Dieu ! que n'ai-je autant d'esprit que ces feuilles de papier ! [...] Alors elle me cachait mon livre et mes plumes. Elle m'apportait ma veste et mon bonnet de marin. Elle me forçait de sortir pour me distraire. [3, XVI : 128-129]
46. « Comment, lui dis-je, c'est toi, Graziella ? Oh ! qui aurait jamais reconnu la belle *Procitane* dans cette poupée de Paris ? [4, XXXI, 177]
47. Je croyais qu'en changeant d'habits je ne te ferais pas tant de honte un jour si je te suivais dans ton pays. Je vois bien qu'il faut rester ce que je suis et mourir où je suis

née [...]. À ces mots, elle arracha avec dépit les fleurs, le bonnet, le fichu, et, les jetant d'un geste de colère loin d'elle, elle les foula aux pieds en leur adressant des paroles de reproche, comme sa grand-mère avait fait aux planches de la barque après le naufrage. [4, XXXI : 178]

- L'antagonisme des systèmes symboliques

48. Je fus réveillé par des gémissements véritables et par des cris de désespoir du pauvre pêcheur et de sa femme qui se lamentaient sur le seuil de la porte de Graziella [...]. Le père tenait à la main un morceau de papier taché de quelques gouttes d'eau qu'on avait trouvé attaché par une épingle sur le lit. Il y avait cinq ou six lignes qu'il me priait éperdu, de lire. Je pris le papier [...]. À la lecture de ces lignes, toute la famille fondit de nouveau en larmes. [4, XIII : 149-150]

49. J'écrivis à Graziella [...]. La lettre fermée, je m'approchai à pas muets [...]. Je glissai le billet dans la chambre par-dessous la porte [...]. Une heure après, nous roulions dans le silence et dans la nuit sur la route de Rome. [4, XXXIII : 180-181]

Un soir [...] on me remit, au retour d'un bal, un billet et un paquet qu'un voyageur venant de Naples avait apportés pour moi [...]. Mais les nouvelles qu'il m'apportait étaient tristes et funèbres [...] : « Le docteur dit que je mourrai avant trois jours. » [4, XXXV : 183 -184]

*** Toutes les références au texte de *Graziella* renvoient à l'édition de Jean-Michel Gardair, folio Classique, Gallimard, 1979.